

A man with a beard and a black cap, wearing detailed medieval armor, stands against a textured, light-colored wall. The armor is primarily brown leather with silver metal plates and rivets. He has a serious expression and is looking slightly to the right. The background is a plain, textured wall.

Gilbert
Laporte

LA HANSE
SANS FOI

Gilbert Laporte

La Hanse sans foi

Chroniques de Port-L'Évesque

© Gilbert Laporte, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9140-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Il est une foiz, dans le royaume du Nord...

Avancer...

Avancer ou mourir.

S'arrêter dans cette lande neigeuse battue par un vent glacé, c'était l'assurance du trépas.

Et il n'y avait nul autre lieu où s'abriter. Nul bois pour faire une flambée.

Comment aurait-elle pu allumer un feu, d'ailleurs ?

Elle n'avait pas d'étoupe ni de briquet et les rares buissons qui émergeaient du manteau poudreux étaient bien trop humides.

Alors, elle n'avait pas le choix.

Avancer...

Et il fallait accélérer le pas pour rattraper son retard sur l'ost. Accélérer, mais pas trop. Transpirer, c'était le refroidissement et la fièvre assurée.

En marchant, elle traînait ses pieds plus qu'elle ne marchait, tant sa fatigue était extrême. Ses jambes ankylosées avaient depuis longtemps été abandonnées par son estomac qui criait famine. Elle était pétrie de courbatures après avoir parcouru quotidiennement tant de lieues. Ses sourcils étaient gelés, ses yeux larmoyaient et ses lèvres étaient douloureusement gercées. Elle claquait des dents et frissonnait violemment de manière incontrôlable. Le froid mordait cruellement ses mains et pétrifiait son visage. Quant à ses pieds, elle ne les sentait plus. C'était mauvais signe, d'autant que lors de sa précédente courte pause, elle s'en était inquiétée en voyant qu'ils avaient bleui.

La morne plaine qu'elle traversait semblait interminable devant elle. Elle se retourna et constata avec angoisse, à la lisière verte d'une forêt de sapins, qu'elle n'avait que peu progressé depuis sa dernière halte, alors qu'elle était déjà

exténuée. Il ne fallait pourtant pas y penser. Éviter de se désespérer. Rassembler son énergie pour se dépasser et survivre. D'autres femmes réussissaient à suivre l'armée en marche, alors pourquoi pas elle ?

Elle rajusta son bonnet de laine parsemé de flocons et baissa la tête pour avancer face au vent qui semblait vouloir la repousser.

Et bientôt, la chance lui sourit. Au milieu des débris laissés par l'ost de Neustrie, elle aperçut une forme humaine allongée sur le sol. Elle s'en approcha. C'était un valet, plutôt âgé. Il était immobile. Vaincu par les intempéries, malgré son manteau en poils de renard. Elle entreprit de le dévêtir. Au fond de son malheur, dépouiller cet homme était une fête, un don du ciel, un espoir de survie.

L'individu gémit. Il n'était pas mort. Peu importe, il ne fallait pas se laisser attendrir. C'était chacun pour soi, ici, si l'on voulait subsister. Malgré sa grande faiblesse, l'homme se débattit pour ne pas se faire déshabiller, mais elle réussit tout de même à lui arracher son manteau sans trop de peine. Elle le jeta sur ses épaules en espérant retrouver un peu de chaleur, mais en vain. Le froid semblait l'avoir gagné de l'intérieur. Ses doigts, en particulier, paraissaient avoir été meurtris par des coups de martel répétés. Elle souleva son gant en laine. Elle frémit en apercevant sa peau craquelée qui laissait apparaître sa chair nue par endroits. Mais l'homme à ses pieds avait de beaux gants fourrés, en cuir. Il serra désespérément les poings pour l'empêcher de les lui arracher. Elle dut lui asséner un violent coup de pied sur le visage pour qu'il lâche prise. Elle ne ressentit pas le moindre remords de voler quelqu'un de plus faible. On aurait fait de même avec elle, de toute manière. Elle s'éloigna ensuite, sourde aux appels angoissés de l'individu, désormais condamné à une mort certaine.

La tête baissée et les bras croisés sur la poitrine, elle traversa une zone boueuse où le charroi de l'ost avait laissé de profondes ornières. Peu assurée sur ses jambes en raison de son harcèlement, elle chuta plusieurs fois et ne se releva que péniblement, couverte de fange.

Un quart de lieue plus loin, la chance lui sourit une nouvelle fois. Un cheval de trait avait été dépecé par des hommes d'armes pour leur repas et il restait encore des lambeaux de chair. Elle n'avait pas de couteau pour découper les morceaux de viande crue qui demeuraient attachés aux os, mais elle les rongea avec satisfaction, comme si c'était un festin. N'ayant mangé que des herbes depuis trois jours, elle ne pouvait se permettre de faire la difficile.

Son estomac provisoirement apaisé, elle reprit son exténuante route. Elle subissait un vrai calvaire qui semblait sans fin. Suivre la trace de l'armée royale était en revanche aisé. En sus des nombreuses marques de roues et de pas, le sol était de plus en plus jonché d'objets abandonnés, car trop lourds à porter. Et de cadavres, parfois, qu'on ne prenait même plus la peine d'enterrer.

Elle s'arrêta un instant pour tenter de voir si elle avait regagné du terrain sur l'arrière-garde, mais elle ne distingua aucune forme humaine, d'autant que le jour commençait à décliner. Il lui fallait donc rapidement trouver un abri.

Mais où ?

Il n'y avait qu'une plaine désolée à perte de vue. Assise dans la neige et en plein vent, elle n'aurait que peu de chance de survivre à la nuit. Elle n'avait ni pioche ni pelle pour creuser un trou et se constituer un refuge sommaire. En aurait-elle eu l'énergie, d'ailleurs ? Elle en doutait.

Alors, elle reprit sa marche. Elle n'avait pas le choix. Il lui faudrait progresser de nuit. Elle ralentit juste le rythme de ses pas pour préserver ses forces.

Elle avait avancé d'environ un quart de lieue lorsque la nuit se mit à tomber. Au-dessus d'elle, la pleine lune fit une apparition entre deux nuages. Il avait cessé de neiger. Le temps se dégageait, cela faciliterait son cheminement nocturne, mais cela signifiait aussi que la nuit serait très froide.

Elle marcha encore quelques heures quand un évènement inattendu se produisit. Dans le silence du paysage figé par le froid et seulement brisé par le rythme de son pas traînant, elle perçut un grincement derrière elle.

Elle se retourna.

Quelque chose venait vers elle.

Elle plissa les paupières pour mieux identifier ce qu'il en était.

Un charroi...

Une carriole approchait en grinçant. Elle était munie de patins et tirée par un solide cheval noir.

Elle leva le bras pour héler son conducteur.

— M'aidez, m'aidez, par pitié !

L'homme ne répondit pas à son signe, mais continua à se diriger vers elle. Il était grand et vêtu d'un long manteau et d'un large chapeau, tous deux noirs. Elle ne put discerner son visage, mais seulement les longs cheveux blancs qui l'encadraient.

Les grincements des roues étaient semblables à des gémissements de mourants. Lorsque le véhicule fut tout prêt de la femme, elle se raidit d'appréhension.

À côté de l'homme, il y avait une faux avec une lame inversée.

L'Ankou !!!

L'Ankou, le collecteur d'âmes des trépassés. Les gémissements de sa carriole, tels les crieurs de mort des villes, annonçaient la fin qu'il déclenchait à larges coups de sa faux acérée.

Elle était tellement terrifiée qu'elle fut incapable de prendre la fuite. Son cœur bondissait dans sa poitrine, sa respiration était haletante et elle était à deux doigts de se pâmer.

Mais le véhicule passa devant elle, sans que l'individu lui adresse le moindre regard. Elle ne vit toujours pas son visage, mais elle se doutait que sa face comportait deux trous noirs à la place des yeux, un sourire grimaçant et qu'il ne possédait pas de nez.

Elle resta un long moment tétanisée et ne reprit ses esprits que lorsque le sinistre véhicule disparut à l'horizon.

La peur au ventre et la gorge nouée par l'angoisse, elle poursuivit sa route en se désespérant de ses malheurs.

Elle se remémora la chute de Rocquecourt. De puissants trébuchets, couillards et mangonneaux avaient ruiné les murailles et des tonneaux incendiaires avaient réduit en cendres de nombreux habitats. Des traîtresses à la solde des Occitans avaient ouvert une poterne et donné accès à des guerriers-esclaves et chevalières qui avaient alors pu investir la cité royale.

Pourtant, les Neustriens avaient un instant cru être sauvés. Ainsi que les anciennes légendes le narraient, un gigantesque dragon était apparu à la grande surprise de tous pour mettre fin à la bataille, mais les Occitans avaient pu

l'abattre avec des balistes munies de harpons. Les habitants et milites de Rocquecourt avaient dès lors abandonné tout espoir de vaincre. Les chroniques affirmaient que les dragons avaient toujours maintenu l'équilibre entre les quatre royaumes, mais ce n'était plus le cas. Rocquecourt était tombé et le roi Guilhem le Bon avait été obligé de fuir avec les restes de son ost et une partie des nobles de sa cour et des valets. Il avait été contraint d'achever son épouse gravement blessée par une chute de pierres du donjon pour lui épargner d'inutiles souffrances. Il n'avait pas pu emmener avec lui son dernier-né Artus. Certains serviteurs chuchotaient même qu'il l'avait lâchement abandonné pour ne pas s'embarrasser d'un nourrisson dans sa débâcle. Puis, le prince héritier Hugon était mort lors d'un combat avec les Norrois qui avaient investi le nord du royaume.

Mais elle ne compatissait pas aux malheurs du souverain...

Maudit sois-tu, Guilhem !

Car sa souffrance était bien pire. Elle ne disposait pas d'une tente pour la nuit, de plats chauds préparés par des valets et d'un lit pour dormir. Elle en était réduite à elle-même dans cette terre hostile, alors qu'elle ne voulait pas s'y rendre. Qu'avait-elle à perdre d'une occupation occitane ? Rien, car elle était de modeste souche. Et elle aurait même pu y gagner, car, dans le royaume de Mélianda, les femmes avaient pouvoir sur leurs maris et héritaient de leurs biens. Alors, qu'importe si l'on narrait que la reine était une infâme sorceresse. Qu'importe si les inquisitrices forçaient les habitants à pratiquer la religion de la Déesse-Mère. Tout cela n'était que fadaïses au regard d'un exode dans une contrée froide et austère.

Des larmes émergèrent au coin de ses yeux et finirent gelées sur ses joues.

C'était son époux, sergent du guet, qui l'avait obligée à le suivre. Elle et son enfant. Sa fille chérie, qui avait été emportée par la malefaim. Pourtant elle avait tout fait pour la préserver. Elle l'avait prise dans ses bras pour lui éviter une trop grande fatigue et la réchauffer contre elle. Elle s'était même privée de nourriture pour l'alimenter correctement.

Mais en vain.

C'était arrivé peu après que son mari fut tué par les flèches d'archers à cheval norrois qui harcelaient l'arrière-garde et les traînards. Elle s'était enfuie avec le

cadavre de son enfant, puis avait pris le temps de l'enterrer pour ne pas que les bêtes sauvages la dévorent. Elle avait creusé un sol sablonneux en s'aidant d'un silex, puis recouvert le corps de cailloux. Épuisée, autant nerveusement que par l'effort qu'elle avait fourni, elle était restée une bonne heure prostrée, le dos appuyé contre le tronc d'un sapin.

C'est alors qu'elle avait perdu le contact avec la longue colonne de l'armée qui faisait route vers le Nord.

Que la malemort t'emporte, roi Guilhem !

Elle ressassa ces tristes pensées et désirs de vengeance pendant un grand moment, tout en avançant d'un pas mal assuré.

Le sommeil la gagnait, mais elle ne devait pas se laisser envahir par la torpeur. Elle accéléra le rythme de sa marche pour se tenir en éveil. Elle ne put toutefois s'empêcher de bâiller, ce qui lui tira un gémissement, tant ses lèvres gercées étaient douloureuses.

Où était-elle désormais ? Elle n'en avait aucune idée. Le royaume du Nord était constitué d'immenses étendues boisées ou de vastes steppes balayées par des vents froids où il était aisé de se perdre.

Elle baissa les yeux.

Une masse sombre barrait le chemin.

Elle s'en approcha précautionneusement.

Des cadavres...

Gisaient effectivement là les corps de cinq guerriers norrois. Ils avaient été dépouillés de leurs souliers et vêtements, mais il restait une toque en fourrure ensanglantée auprès d'eux. Elle la ramassa et s'en couvrit la tête, car l'écharpe de laine qu'elle portait sur ses cheveux crasseux était bien insuffisante pour ces températures polaires.

Malgré son épuisement, elle reprit confiance. Elle possédait désormais des vêtements chauds et avait pu remplir un peu son estomac. Il lui faudrait également localiser un gîte et du repos, bien sûr, mais sa situation s'améliorait.

C'est alors qu'un sinistre hurlement retentit sur sa droite.

Un loup !

La terreur l'envahit brutalement, d'autant que le cri se répéta en écho.

Une meute de loups !!!

Paniquée à l'idée de se faire déchiqueter vivante par des crocs, elle chercha du regard autour d'elle où trouver un refuge.

Mais il n'y avait rien. Nul arbre ou rocher sur lesquels grimper.

Elle accéléra alors sa marche. Autant qu'elle le put. Mais tout était désespérément plat à des lieues à la ronde.

Un hurlement se fit à nouveau entendre. Derrière, cette fois-ci, et plus près d'elle. Les bêtes suivaient sa trace. Elle espéra un moment qu'elles s'en prennent aux cadavres des guerriers norrois, mais il n'en fut rien. Le silence était revenu. Ça pouvait être mauvais signe, et c'était hélas le cas. Les fauves avaient repéré leur proie et ils allaient maintenant passer à l'attaque.

Là, à dextre !

Une ombre, furtive, l'avait dépassée sur sa droite. Elle ressentit cependant une présence plus importante.

Et là, à senestre !

Sur sa gauche aussi, mais d'autres prédateurs s'approchaient également sur ses arrières.

Malepeste, ils sont à la ronde !

Autour d'elle, des yeux brillèrent en observant avec voracité la femelle humaine. Elle était désormais totalement cernée par la meute. L'Ankou l'avait condamnée.

Un loup se présenta devant elle pour lui barrer la route. C'était le chef de meute. Une bête puissante au pelage roux. Il se mit à gronder en découvrant ses dents.

Elle eut en cet instant le réflexe de fuir, mais elle savait bien que ce serait en vain et qu'elle se ferait déchiqueter vivante par des crocs avides de chair chaude.

Il fallait donc tenter d'en finir vite.